

De la réussite au scandale

C'est un jour de mai 2009 que Pascal Bonnefoy a osé. Dans l'hôtel privé des Bettencourt, construit par le père de Liliane à Neuilly, il s'est transformé en une sorte d'espion. Lui, le fidèle serviteur, le majordome attitré d'André pendant une dizaine d'années. Pascal, le valet et homme de confiance.

Celui-là même qui soutenait André quand son épouse et lui se sont rendus deux ans plus tôt à l'enterrement de leur amie Claude Pompidou, l'épouse de Georges. Celui qui, lorsqu'André, affaibli, a été hospitalisé, a insisté pour veiller sur un lit installé à côté. Comment expliquer le double jeu de Pascal ?

Depuis la disparition de « monsieur », l'ambiance a changé dans le luxueux hôtel particulier de Neuilly. La quinzaine de personnes qui forment le personnel est inquiète.

Un climat délétère s'est installé surtout à partir du moment où Françoise, l'unique fille de Liliane, a porté plainte pour « abus de faiblesse ». Elle visait ainsi l'écrivain-photographe François-Marie Banier, l'ami de Liliane.

Certains employés de maison craignent pour la santé de leur patronne, d'autres sont partis ou ont été remerciés parce qu'ils ont témoigné. Pascal Bonnefoy s'inquiète aussi. Désapprouve-t-il le comportement de Banier, son insistance auprès de Liliane, les chèques et donations qu'elle lui a consentis ? Craint-il aussi pour son emploi ? Ce jour de mai 2009, quand il pénètre dans l'ancienne chambre d'André, transformée en bureau, l'endroit qu'a choisi Liliane pour recevoir, il prend tous les risques et amène un petit dictaphone numérique. Il le pose discrètement derrière le fauteuil de « madame », afin qu'il soit à l'abri des regards, et le met en marche. Histoire sans doute de garder une preuve de ce qui se trame autour de l'héritière...

Ses cibles ? Banier, mais aussi Patrice de Maistre, le conseiller financier qui gère la fortune personnelle de la milliardaire et lui rend fréquemment visite.

La première fois que Pascal Bonnefoy est revenu desservir et surtout récupérer le dictaphone – apparemment dissimulé dans un morceau de feutrine –, on imagine sans mal combien ses mains ont dû trembler.

Pendant, pendant un an, il a continué ce petit manège, accumulant les heures de conversation entre sa patronne, De Maistre, l'avocat Fabrice Goguel, etc. Il se doute certainement que son geste, à la fois un incroyable acte de trahison et une manière de faire éclater la vérité sur l'entourage de Liliane, lui vaudra des ennuis s'il est découvert.

Il n'a certainement pas anticipé que, d'un conflit familial entre Liliane Bettencourt et sa fille Françoise, une histoire où gros sous et grands sentiments s'entremêlent avec François-Marie Banier en personnage secondaire, on allait déboucher sur une énorme affaire d'Etat dans laquelle l'Elysée, le ministre Eric Woerth et son épouse Florence joueraient des rôles d'importance.

Un déballage sidérant sur le financement des partis politiques et les collusions d'intérêts. Sans parler du scandale

que va causer l'information selon laquelle la femme la plus riche de France se livre à une importante évasion fiscale...

A la mi-juin 2010, l'avocat Olivier Metzner, celui qui défend les intérêts de Françoise Meyers-Bettencourt se vante dans une interview accordée au *Nouvel Observateur* d'avoir dans sa manche « un document explosif ».

Le procès concernant l'abus de faiblesse doit s'ouvrir 15 jours plus tard. Du côté de George Kiejman et Hervé Temime, les avocats respectifs de Liliane Bettencourt et de François-Marie Banier, on se demande si maître Metzner bluffe. Mais ce n'est pas le cas : l'avocat vient de remettre à la brigade financière les enregistrements réalisés par Pascal Bonnefoy.

La machine s'emballa alors définitivement et Liliane Bettencourt, vénérable et distinguée dame de 88 ans, se retrouve au centre de toutes les attentions.

Un comble pour quelqu'un qui a toujours goûté la discrétion plutôt que les feux des projecteurs.

Aussitôt les rumeurs concernant l'avenir de L'Oréal refont surface. Et si le fleuron français de l'industrie, ce géant mondial des cosmétiques, entrait dans le giron de Nestlé, le groupe suisse qui en possède près de 30 % ? Certains pensent même que cela constituerait l'objectif de Françoise et de son mari Jean-Paul Meyers, l'actuel vice-président !

En ce début de troisième millénaire, la saga L'Oréal prend un tournant surréaliste, à la fois roman familial et d'espionnage, thriller politique et suspense judiciaire... Une conclusion haletante à une histoire débutée au siècle dernier, avant la Première Guerre mondiale.

Une trame tissée par des destins incroyables, ceux de Liliane Bettencourt, d'André feu son mari, mais aussi d'Eugène Schueller, celui par qui tout a commencé, celui qui a eu l'illumination et a lancé L'Oréal. Dans la saga des Schueller-Bettencourt, la réussite a souvent été accompagnée de scan-

dales, le bonheur est né de drames et les apparences ont servi de paravent à des comportements parfois ambigus.

Ce feuilleton où l'on croise des figures telles que François Mitterrand ou Johnny Depp, Salvador Dali ou Georges Pompidou, aucun écrivain n'aurait pu l'inventer ou en avoir l'idée. Si ce n'est un auteur de la stature d'Honoré de Balzac, capable d'embrasser des destins multiples et plus réels que la réalité.

Ce qui suit constitue une passionnante comédie humaine, écrite par des personnages qui ont acquis leur indépendance, ont eu la force et les moyens de se créer leur existence, quitte à bousculer leur époque.

Première partie

Naissance d'un empire

Inventeur et patriote

Un chiffre d'affaires vertigineux (17,47 milliards en 2009), une vingtaine de marques, plus de 60 000 collaborateurs, un territoire étendu à 130 pays... L'Oréal est le numéro 1 mondial des cosmétiques, et ses produits ont trouvé la place dans un grand nombre de salles de bains.

On se souvient aussi de toutes celles qui en ont été les magnifiques ambassadrices, de Virginie Ledoyen à Charlize Theron, en passant par Catherine Deneuve, Milla Jovovich, Beyoncé et bien d'autres.

Bref, il est difficile, voire impossible, pour les citoyens de la société occidentale que nous sommes, d'imaginer le paysage mondial sans L'Oréal.

Et pourtant, sans la vision d'un seul homme, sans sa détermination, ce groupe à la stature de géant n'aurait jamais existé. Et dire que tout ça a débuté dans la cuisine d'un petit appartement...

Si sa fille Liliane se trouve maintenant à la tête d'une famille qui ne connaîtra jamais la pauvreté, Eugène Schueller a connu des conditions bien plus difficiles. Ses parents, Charles et Amélie, ont la trentaine passée quand la seconde tombe enceinte. Ils possèdent alors une boulangerie-pâtisse-

rie au bout de la rue pleine d'histoire du Cherche-Midi, dans le VI^e arrondissement de Paris. Eugène naît d'ailleurs dans l'arrière-boutique le 20 mars 1881, sur le lieu de travail de ses géniteurs.

Un fait qui, à l'époque, n'a rien d'extraordinaire, mais recèle une part de symbole. Car, comme Eugène le dira lui-même une fois devenu le patron à l'incroyable success-story : ses parents étaient des bourreaux de travail.

Leur petit garçon mange à sa faim – il a sans doute droit à de bons gâteaux quand il est sage –, mais l'existence des Schueller tourne autour du travail, pas de l'épanouissement personnel. Ils s'infligent des journées de 16 heures et leur semaine ne laisse place à aucun répit. « *La vie était très rude et très dure chez nous et c'est dans cette atmosphère de peine et de travail que j'ai été élevé, avec sous les yeux l'exemple des grands laborieux qu'étaient mes parents*¹. »

Charles et Amélie viennent chacun d'un milieu modeste, lui d'Alsace, elle de Bourgogne, et tous les deux ont pris l'habitude, jeunes, de travailler sans rechigner. Ils sont montés à Paris après la guerre de 1870.

Devenus parents, ils ne seront pas épargnés par les coups du sort puisqu'Eugène sera le seul de leurs cinq fils venus au monde – en cinq ans – à survivre. Peut-être tentaient-ils de faire oublier leur chagrin grâce à la bonne marche de leur boutique ?

En tout cas, Eugène a devant lui des modèles qui le marqueront profondément. D'où, adulte, sa tendance à être un boulimique de travail à un point tel que ses collaborateurs auront du mal à suivre !

Mais le garçon ne fait pas que regarder avec admiration ses parents s'occuper de la boulangerie-pâtisserie depuis tôt le matin jusqu'à tard le soir, au moment de la fermeture... Il met aussi la main à la pâte. Façon de parler, bien sûr : il est encore trop jeune pour ce genre de responsabilités qui restent le pré carré des adultes. Mais, comme le fournil commence

à s'animer bien avant qu'il soit l'heure de partir à l'école, il aide ses parents, assure des tâches de manutention.

« Apprenti en même temps qu'écolier », puis « ouvrier en même temps qu'étudiant », selon sa propre formule, Eugène Schueller, dans cette maison qui sent bon le pain, prend le goût du travail. Très tôt, il comprend que rien n'arrive par hasard, que la fortune, si elle sourit aux audacieux, récompense aussi ceux qui n'économisent pas leur temps.

Aux Etats-Unis, un certain John D. Rockefeller ne vient-il pas se mettre à la tête d'un véritable empire en étant parti de rien, du bas de l'échelle ? Elevé avec cette foi dans le labeur, Eugène est promis à la succession de ses parents, à la reprise de la boulangerie...

Mais il aura un destin plus grandiose. Il le doit en partie – et très indirectement – au diplomate et entrepreneur Ferdinand de Lesseps. Pour percer le canal de Panama, celui qui a d'abord été le promoteur du canal de Suez a créé, deux ans avant la naissance d'Eugène, une compagnie destinée à réunir le financement nécessaire. Confiants, ses parents ont répondu à l'appel et à la souscription, ils ont placé leurs économies dans les mains de Lesseps. Mais les travaux piétinent, considérablement retardés par les obstacles naturels. Ce qui n'empêche pas les sollicitations des épargnants, petits et grands, de se poursuivre. Les manœuvres de corruption auprès des hommes politiques permettent que des fonds publics soient débloqués.

En 1889, l'abcès crève : la compagnie de Lesseps est mise en liquidation judiciaire et le scandale éclate dans la presse. Les Schueller font partie des quelque 85 000 Français victimes de cette escroquerie. Ils doivent abandonner Paris et la rue du Cherche-Midi pour Levallois-Perret où ils acquièrent une autre pâtisserie. Le hasard et une dose de chance voudront que, parmi leurs clients se trouve le collège Sainte-Croix, à Neuilly. Un établissement privé et huppé fréquenté par les familles de catégories sociales aisées.

Pas le milieu des Schueller ! Les pâtisseries obtiennent pourtant qu'Eugène y entre et côtoie donc la jeune élite de la ville. Ce bûcheur-né y fait très bonne figure et appartient vite aux meilleurs élèves – ce qui le distinguera d'un Rockefeller qui n'a, lui, fait aucune étude.

Le goût du travail, de la connaissance et sans doute de la compétition donne au fils Schueller des ailes. Il est ensuite admis dans un des meilleurs et plus vieux établissements parisiens. Chaque année, le lycée Condorcet accueille dans son cadre prestigieux et solennel (les bâtiments du couvent des capucins de Saint-Louis d'Antin) quelques centaines de lycéens et autant de collégiens.

Parmi les anciens élèves, on trouve Paul Verlaine, des présidents de la République, Marcel Proust ou Marcel Dassault ! C'est dire que ceux qui fréquentent ses bancs ne manquent pas de talent ou de débouchés...

Si ses notes donnent à Eugène toute légitimité à y entrer, il faut néanmoins que ses parents puissent suivre financièrement. Pour que leur fils réussisse, ils se saignent, un « sacrifice » dont il saura se montrer digne. Bien qu'il vienne d'un milieu différent de la plupart de ses camarades, il se crée quelques amitiés. Certaines dureront toute sa vie comme celle qui le lie à Jacques Sadoul, né la même année que lui. Même si, on le verra, chacun développera des idées politiques bien arrêtées et divergentes, la fidélité qui les soude dès leur adolescence est tellement forte que, une fois adultes, ils seront toujours prêts à venir en aide l'un à l'autre. Pleins d'idéaux, ils fonderont même avant leurs 20 ans une éphémère université populaire, ouverte à tous, à laquelle ils donneront beaucoup de leur temps chaque été.

Une fois qu'il a le baccalauréat en poche, la logique voudrait qu'il se dirige vers l'Ecole polytechnique ou l'Ecole centrale, là où les meilleurs ingénieurs français sont formés. Hélas, son milieu social se rappelle à lui et vient briser ses

rêves. Ses parents, qui ont déjà beaucoup donné, ne peuvent réaliser ce sacrifice financier trop élevé pour leurs économies exsangues. Leur aide trouve ses limites, et les portes de Polytechnique ou de Centrale resteront à jamais fermées. Eugène, jeune homme doué pour les études, se trouve bien désemparé. D'autant que ses parents partent vivre en Alsace après avoir été contraints de vendre leur affaire.

Leur fils doit se débrouiller seul. Alors, il remonte ses manches et, pour vivre, va vendre de l'étoffe sur les marchés. Il pourrait être abattu ; au contraire, il fait montre d'un admirable état d'esprit. Car, dans sa tête, le métier de colporteur n'est qu'alimentaire et temporaire. Comment est venue l'envie de toucher à la chimie ? Une intuition, le hasard, la prise de conscience d'une aptitude certaine dans la matière ? Quoi qu'il en soit, après cette interruption involontaire de ses études, Eugène entre à l'Ecole nationale supérieure de chimie de Paris (alors appelée Institut de chimie). Pas une mince performance... L'établissement emploie des enseignants plus que réputés. Le directeur de l'Institut, Henri Moissan, recevra, quelques années après le passage d'Eugène, le prix de Nobel de chimie.

Les Schueller peuvent être fiers de leur fiston qui possède – c'est sûr – plus que des prédispositions. En 1904, il sort en effet en tête de sa promo ! Modeste, il assurera des décennies plus tard avoir reçu de précieux coups de main :

— Certains des enseignants s'étaient attachés à moi et m'aidèrent alors sérieusement.

Ce qu'il n'ajoute pas, par humilité, c'est que ses professeurs avaient sans nul doute constaté le potentiel de ce jeune homme d'une vingtaine d'années. Diplômé, il part à la Sorbonne où on lui propose un poste d'assistant-préparateur, celui de Victor Auger, une référence de son époque qui, coïncidence, est fils de boulanger. Si la recherche le passionne, il se sent peu à l'aise dans cet environnement universitaire et préfère quitter la Sorbonne pour les laboratoires de la

Pharmacie centrale dans lesquels le professeur Auger est également impliqué. Dans un portrait de lui publié en mai 1966 par la revue *L'Entreprise*, on raconte même qu'Eugène y serait entré sans traitement... avant de recevoir 250 anciens francs par mois. Une belle somme qui correspond à ses compétences : il en vient à diriger le service chimie. Cela durera trois ans, avant que sa vie ne prenne un virage inattendu et génial.

A-t-il eu, pendant ces années d'apprentissage, le rêve de monter sa propre affaire et de jouer à l'inventeur ? En tout cas, quand l'occasion se présente de sortir de sa routine pour innover et accomplir des choses excitantes, il n'hésite pas. Le déclic viendra d'un coiffeur qui mène des études sur le cheveu et a besoin d'un chercheur pour l'accompagner.

Il se rend à la Pharmacie centrale et demande un volontaire. Désireux de prendre les risques qui effraient les autres, Eugène se propose.

En 1996, alors que l'Ecole nationale supérieure de chimie fêtera son centenaire, Liliane, la fille d'Eugène, racontera dans quelles circonstances son père a mis au point ce qui va changer le cours de sa vie... et l'histoire de la France moderne, puis du monde !

— Le coiffeur tenait boutique à l'autre bout de Paris. Deux fois par semaine, mon père traversait la ville à pied. Au bout de quelques mois, il annonce au professeur [Auger] qu'il va s'installer et « chercher » chez lui. C'est ainsi que, dans sa cuisine, il trouvera ses premières teintures².

Une de ces trouvailles, il décide de la baptiser « L'Auréale », s'inspirant d'une coiffure prisée par les femmes de la Belle Epoque : l'auréole. En 1909, un an après avoir déposé son premier brevet, il crée son entreprise, la Société française des teintures inoffensives pour cheveux. Il n'a pas 30 ans. Le capital de sa société est de 800 francs et a pour siège social son appartement, le deux-pièces qu'il possède et où il se livre à ses recherches, rue d'Alger, dans le

1^{er} arrondissement parisien. Flairant qu'il est dans le vrai, il se consacre corps et âme à sa société et bouleverse tout, son mode de vie, son habitation. Sa chambre à coucher lui tient lieu de cuisine, mais aussi de laboratoire ; quant à la salle à manger, c'est là qu'il procède à ses démonstrations.

Le jour, il part dans Paris promouvoir ses teintures de synthèse auprès des coiffeurs ; ses nuits, il les passe sur ses recherches qu'il poursuit dans la fièvre. Il faut une grosse dose de courage, beaucoup d'espoir et une conviction plus forte que tout pour s'infliger un tel rythme de travail... Avoir grandi dans une famille de boulangers, forcément matinaux, lui a bien servi !

Une photo de cette époque – de 1907 précisément – le montre dans son laboratoire, entouré de sortes d'alambics et de tubes à essai, saisi par l'objectif dans l'acte de création, petite moustache et nœud papillon.

S'il sait inventer, Eugène n'a cependant rien d'un vendeur-né ; le porte-à-porte n'est pas son rayon. Il doit se faire violence et passer outre sa timidité pour démarcher. S'il a du mal à se montrer convaincant, il sait pourtant qu'il est en train de révolutionner la manière d'appréhender le cheveu. Les composés chimiques qu'il utilise se révèlent véritablement inoffensifs pour le cuir chevelu, et ses teintures possèdent des nuances séduisantes. Les premiers mois sont difficiles, mais il s'accroche.

— Je vivais seul, faisant moi-même la cuisine, couchant sur un petit lit de camp dans mon laboratoire, et quand je revis ces jours par le souvenir, je me demande comment j'ai pu tenir.

Une rencontre des plus heureuses lui permet d'en finir avec ces conditions précaires et de prendre davantage ses aises. Il se trouve un associé en la personne du comptable André Spéry, croisé chez le fabricant de spiritueux Cusenier. Conquis par ses idées et sa détermination d'entrepreneur,

Spéry décide d'investir 25 000 francs reçus en héritage dans l'affaire du jeune chimiste.

Eugène quitte l'appartement de la rue d'Alger pour un quatre-pièces rue du Louvre. Il y installe son bureau, son laboratoire et son magasin, se contentant d'une chambre mansardée. Néanmoins, il jouit de bien meilleures conditions matérielles, ce qui lui permet de se marier. On ignore comment il a rencontré Louise Madeleine Berthe Doncieux, mais, une fois qu'Eugène est rassuré quant à la bonne marche de son affaire, il demande la main de la jeune femme. Elle a quatre ans de moins que lui et est portée vers la musique – avant le coup de foudre, elle donnait des cours de solfège. Très vite, Berthe, surnommée « Betsy », met entre parenthèses ses partitions pour prêter main-forte à son mari. Mais dès que les moyens des Schueller le permettront, ils se doteront d'un piano sur lequel elle interprétera des airs d'opéra. On ne se refait pas...

Si le foyer d'Eugène s'agrandit, L'Oréal – comme il a rebaptisé sa société, du nom de sa première teinture fétiche – aussi. Il recrute en effet Georges Guillemeau qui a été coiffeur à la cour impériale de Russie. L'homme plein de bagout sera le bonimenteur dont il a besoin pour faire parler de ses produits et se constituer une clientèle viable. Déchargé des obligations de VRP, Eugène Schueller a alors tout loisir de se projeter et d'inventer.

Si L'Oréal va s'imposer dans les décennies à venir comme la marque préférée des femmes modernes et coller aux aspirations de la société de consommation, c'est grâce à son caractère visionnaire. Il le prouvera plusieurs fois lors de sa carrière : le créateur de L'Oréal est en avance sur son temps. Il a rapidement l'intuition que, pour faire connaître sa marque, il faut communiquer. Il s'associe ainsi, en octobre 1909, à la création du magazine *La Coiffure de Paris*, destiné aux professionnels de la coiffure. Le cœur de cible de ses

teintures ! Ce magazine constitue le support parfait pour les promouvoir... Ayant dans le passé contribué à une revue de recherche avant qu'il ne soit à son compte, il prend en charge la rubrique scientifique.

Mais il ne s'arrête pas là et imagine d'autres moyens pour développer la notoriété de son entreprise. Il crée ainsi une école de teinture, rétribue des représentants pour que L'Oréal soit connu en dehors de Paris. Surtout, il sollicite un illustrateur afin qu'il réalise une affiche vantant L'Oréal. Le dessinateur Raoul Vion fournit alors une image, colorée et forte, qui va se loger dans la rétine des badauds.

L'affiche montre en effet une femme dont la chevelure blonde prend la forme – très graphique – d'une comète. Dès 1910, Eugène consacre autant d'énergie à ses recherches qu'à la notoriété de ses produits. Une habitude qu'il ne perdra pas, bien au contraire.

La maison qu'il a fondée devient prospère, ce qui rejaillit sur sa réputation. On regarde le jeune chercheur comme un homme d'affaires ingénieux et plein d'avenir. Il entre dans la franc-maçonnerie, ce qui n'est pas donné à tout le monde puisqu'à l'époque (aujourd'hui, on peut faire œuvre de candidature par mail !), il faut être coopté. Là, il fréquente des notables, des intellectuels épris d'humanisme... Mais le secret étant de coutume dans les loges, on ne saura jamais grand-chose sur cette expérience à laquelle il met fin en 1913.

De toute façon, dès l'année suivante, Eugène a d'autres chats à fouetter. Le 1^{er} août, la mobilisation générale est décrétée par le gouvernement français.

En bon patriote, le patron de L'Oréal veut rejoindre le front et défendre les intérêts de son pays, quitte à mettre en veilleuse ceux de son entreprise en plein boom. Mais l'armée l'a classé dans le service auxiliaire, c'est-à-dire les soldats du contingent qui, en raison de problèmes de constitution, ne peuvent participer directement au conflit.

On ne veut pas de lui ? Eugène, aiguillonné par l'envie de défendre sa patrie, habité par l'assurance d'être dans le vrai, se démène pour que l'armée revienne sur son premier jugement et son constat absurde – pourquoi se passer de lui alors que l'ennemi allemand est dans les Ardennes ? Il obtient finalement gain de cause, l'armée l'incorpore, non pas comme chimiste (un moment, ce fut envisagé), mais comme artilleur.

C'est à son épouse Berthe qu'il échoit de mener la barque de L'Oréal. Pas une mince affaire pour quelqu'un qui, à la base, rêvait de musique. Mais, aidée par son père, Berthe s'en tire très bien. Quand, cinq ans plus tard, en 1919, Eugène est démobilisé avec le grade de lieutenant, l'entreprise affiche une santé florissante et a renforcé ses effectifs (3 chimistes, 10 représentants).

L'armée qui refusait de le laisser s'engager dans l'« active » a eu quantité d'occasions de se rendre compte de son erreur. Incorporé dans le 31^e régiment d'artilleurs du Mans, Eugène a démontré de nombreuses fois quelle était sa bravoure.

Son comportement lui a valu des citations militaires, notamment lors des batailles de Verdun et du « Chemin des dames » dans l'Aisne. Il reçoit la croix de guerre qui récompense sa conduite exceptionnelle et il est fait chevalier de la Légion d'honneur. Tous ces titres lui confèrent une honorabilité supplémentaire.

Le voici donc patron ayant le vent en poupe et patriote exemplaire. Quand le besoin s'en fera sentir, il saura user de son influence, notamment au début des années 1920, au bénéfice de Jacques Sadoul. Depuis qu'ils se sont connus au lycée Condorcet, la route de son ami d'enfance l'a emmené sur le terrain de la politique. Il est un des plus proches collaborateurs du député socialiste Albert Thomas qui, pendant la guerre, devient sous-secrétaire d'Etat de l'artillerie et des munitions. En 1917, Sadoul, alors capitaine et membre de cabinet de Thomas, le suit jusqu'à Moscou : les deux font

partie des émissaires envoyés par le gouvernement français pour convaincre le tsar de lancer une offensive sur le front ouest. L'ami d'Eugène vit en direct la révolution et la guerre civile qui secouent le plus vaste pays de la planète. Gagné à la cause des bolcheviks, Jacques Sadoul épouse les idéaux communistes et refuse de repartir en France. Il occupe un temps la fonction d'inspecteur militaire au sein de l'Armée rouge, touche à la propagande et sera en 1920 le délégué français de l'Internationale communiste.

Quand il décide en 1924 de revenir en France, après sept années qu'il a sacrifiées à la Russie et au communisme, il est loin d'être le bienvenu. Il a déserté l'armée française ! Pire, en 1918, la Russie est sortie du conflit en signant l'armistice avec l'Allemagne.

Du coup, Sadoul est accusé de trahison pour intelligence avec l'ennemi et, fin 1919, alors qu'Eugène est démobilisé, Jacques est condamné à mort par contumace.

Heureusement, la sentence ne sera jamais prononcée et la condamnation sera proprement annulée. Sadoul le doit aux nombreux témoignages que des personnalités de premier plan apporteront afin d'assurer de sa moralité. Parmi eux, aux côtés de Marcel Cachin, future figure du Parti communiste français, également envoyé en Russie en 1917 (mais lui en est revenu), on trouve donc Eugène, auréolé de sa réussite économique et de ses exploits pendant la guerre.

Ce coup de main rendu à son ami, il ne le regrettera pas. Plus de vingt ans plus tard, c'est Jacques Sadoul qui témoignera en sa faveur, dans d'autres circonstances. Mais n'allons pas trop vite en besogne...

Après les sacrifices et la souffrance endurés pendant le conflit, les peuples d'Europe reprennent leur souffle et se jurent que cette Première Guerre mondiale n'aura pas de suite. Bien décidés à vivre en paix, ils veulent profiter de l'existence, goûter au plaisir de la vitesse avec l'automobile,

remuer leur corps sur la piste de danse au son du jazz, cette musique américaine qui vient de franchir les océans...

Les années 1920 seront folles ou ne seront pas, marquées par l'exubérance, une insouciance sans limites, beaucoup d'enthousiasme et un bouillonnement créatif qui explose dans tous les sens. Le music-hall est en plein essor, le cinéma (où la France fait encore jeu égal avec les Etats-Unis) devient le divertissement par excellence...

Surtout, un bouleversement social change la donne entre les hommes et les femmes. Celles-ci ont souvent suppléé leurs maris quand ils étaient au front.

Elles n'ont pas ménagé leurs efforts et, comme Berthe Doncieux, se sont retroussé les manches pour, seules, faire marcher artisanats, entreprises, etc. Elles ont pris goût au travail et à l'indépendance, se détournent du rôle de femmes au foyer dans lequel les esprits conservateurs voudraient les cantonner.

Cela ne signifie pas, non plus, qu'elles veulent la place des hommes. Plus coquettes que jamais, les femmes prennent davantage soin d'elles-mêmes. Une autre prise de conscience a lieu, celle du besoin pour elles-mêmes de soigner leur corps, leur apparence. Ce changement de mentalité concerne toute leur silhouette et n'oublie pas les cheveux, un élément de séduction qui n'est plus négligé et auquel elles apportent toute leur attention.

Porte-parole informel de cette révolution sensuelle, la maison fondée par la styliste Coco Chanel vit une constante expansion et occupe plusieurs numéros sur la luxueuse place Vendôme. Nouvelle reine de l'élégance, Coco libère l'image des femmes ; elle cherche à les faire échapper du carcan dans lequel la société patriarcale tente de les enfermer. Ce début d'émancipation s'exprime par la mode des cheveux courts qu'elle lance en franc-tireuse et qui provoque le scandale.

Pour L'Oréal, ce mouvement vers plus d'élégance va forcément dans le bon sens. Il démontre une nouvelle fois

qu'Eugène a eu le nez fin quand, pur chimiste, il s'est porté volontaire une quinzaine d'années plus tôt afin d'étudier le cuir chevelu. Du reste, le succès de ses produits ne peut que le conforter : ses teintures sont de plus en plus à la mode et traversent même les frontières. L'Italie, l'Angleterre, la Hollande, puis les Etats-Unis, le Brésil... Son affaire est désormais mondiale. A partir de 1921, L'Oréal a trois bureaux, l'un à Paris, bien sûr ; les autres ont pignon sur rue à Londres et à New York, comme le prétend une autre image mémorable. Réalisée par l'illustrateur Jean Claude pour annoncer dans la presse la commercialisation de « L'Oréal d'or » pour « blondir » et avoir des reflets dorés, l'illustration représente une jeune femme gracile. Comme esquissant un pas de danse classique, elle laisse ses cheveux s'épanouir et ils prennent la forme d'ailes de papillon !

Il est loin le temps où Eugène devait démarcher ses premiers clients. L'Oréal investit le terrain de la publicité avec avidité et un esprit de création qui ne se démentira pas. D'autant que, commercialement parlant, les résultats suivent. Cette marche en avant ne rassasie pas Eugène et, avec la réussite, l'appétit du patron croît considérablement et ne se limite pas à ce qu'il a déjà. Il décide de se diversifier et de mettre son inventivité au service d'autres domaines.

En 1919, il prend la direction technique d'une usine de plastique, la Société industrielle de celluloïd, alors en plein déclin et vouée à la faillite. Là encore, son talent de chercheur, sa sagacité scientifique le servent grandement. Il a une idée afin d'augmenter production et rendement. Sa trouvaille permet à la société d'éviter de périlcliter et de se remettre sur les bons rails. Vu que ce retour de fortune est dû à son invention, il obtient des actions et acquiert le statut d'associé.

Et comme la société ne cesse de croître, elle fusionne avec son principal concurrent, le leader du marché en 1925, la Société générale des matières plastiques.

Parce qu'il n'en a pas le contrôle, Eugène cède ses parts et obtient à la place la filiale française de la société américaine Valentine, spécialisée dans le vernis. Avec un des frères Lumière, il fonde aussi une société de fabrication de pellicules cinématographiques et photographiques... Inventeur génial, il se double aussi d'un homme d'affaires avisé et ambitieux.

Désormais, L'Oréal ne cessera de grandir comme les aspirations de son patron et fondateur. Il lui faut une descendance et fonder une vraie famille. La guerre a retardé l'heureux événement.

En 1922, alors qu'il a plus de 40 ans, Eugène devient père. D'une héritière.